

Des jeunes nous ont confié

Que représente la Biennale pour ceux qui en sont les acteurs, c'est-à-dire les jeunes « compromis » par elle, artistes ou critiques ? Certains d'entre eux ont bien voulu nous confier, avec la spontanéité qui caractérise les vertes années, quelques impressions rapides.

Le Tombeau d'un Président ?

« Quel sujet triste, le Tombeau d'un Président, non ? Il ne me disait rien. Heureusement, nous avons eu l'idée d'un baptistère. Cette fois je me suis senti enthousiaste, les autres aussi, d'ailleurs. Le baptême, cela évoque la naissance, une vie nouvelle ».

Anton Korady, architecte frais émoulu des Beaux-Arts, nous raconte la genèse de son travail d'équipe. C'est au cours de ses études qu'il a rencontré ses collaborateurs, le peintre Kopriva et le sculpteur Patkai. Ensemble, ils se sont décidés à une œuvre commune étudiée spécialement pour la Biennale de Paris et qui a eu le bonheur d'être acceptée par le jury spécial.

« Formidable, le travail en équipe ! Rien que pour cela, cette Biennale a été pour nous une expérience passionnante. Nous en regrettons d'autant plus de n'avoir pu présenter qu'une petite maquette.

« C'est dommage. Pour la première fois, moi, architecte, j'ai pu donner à la sculpture toute son importance. C'est elle qui commande l'édifice. Voyez : le baptistère est circulaire. Au centre se trouvent la cuve, l'eau, les huiles et seuls y pénètrent l'officiant, le candidat, les parrain et marraine. Cette grande balustrade en béton, très découpée, riche, les sépare du monde extérieur et des parents, amis, assistants qui circulent dans le déambulatoire environnant. Cette balustrade, c'est de la sculpture, architecturale peut-être, mais de la sculpture. Elle a été créée par Patkai. Autour, j'ai monté les murs que Kopriva a peints à fresque. Il a choisi, avec nos avis aussi, des couleurs douces, non agressives. Le baptême, ce n'est pas une foire, c'est un acte noble.

Je n'aime pas tellement l'art abstrait. Mais pour ces fresques, nous ne pouvions nous permettre des anges à moustache, n'est-ce pas ? Notre peintre a cherché à évoquer des formes humaines ou surnaturelles.

Nous avons été guidés par le thème de l'eau, symbole du baptême. C'est pourquoi notre baptistère est placé au milieu d'un bassin. Le toit creux, est percé de trous que ferment des dalles de verre. Il contient de l'eau, ondulée par la moindre brise. A l'intérieur, dessous, vous vous imaginez dans une grotte sous-marine.

Le Musée rythmé

Pourquoi ces cadres de fer ?

La section italienne se donne la peine, en son espace de 50 mètres

carrés alloué à elle selon les règlements de la Biennale, de construire tout un pavillon intérieur, une sorte de long couloir semi-cylindrique en tôle de fer.

Comment cela a-t-il été possible ?

Que voulez-vous ! Les Italiens, pour leur seule section, ont engagé autant de dépenses que nous pour toute la Biennale » soupire Pierre Faucheux, l'architecte-organisateur de l'ensemble de l'exposition. « En Italie, des sociétés privées s'intéressent de très près à l'art contemporain. La Société Metallarte, de Rome, a voulu subventionner le pavillon italien, a fourni matériaux, techniciens, ingénieur ».

Et le but de cette construction ?

M. dell'Aversano, qui dirige les travaux, décline un plan. « Ce couloir suit un rythme architectural qui aide le visiteur à apprécier les œuvres exposées. Elle le conduit de façon bien précise de petites salles en petites salles. Dans chacune, deux, trois œuvres d'art, pas plus. Vous n'êtes pas distrait, en chaque loge, par ce que le regard, inconsciemment, pourrait surprendre au-delà. De plus, cette forme concave, cette couleur grise, évoque et provoque le recueillement. Le contact avec l'œuvre exposée n'est-il pas meilleur ? » L'architecte de l'ensemble est Malavasi. Il a choisi des sculptures de Bodoni, Cassani, Sguanci, Trubbiani, des peintures de Biasi, del Greco, del Pezzo, Muzzi, Recalcati, et aussi des photos dues à Rabazzini.

Le Sigle électrique

Sur un mur en pierres apparentes, une forme losangée en fer soudé attire le regard au bas de l'escalier inférieur. Gérard Mannoni, l'auteur de cette sculpture, regrette que le mur de soutènement n'ait pu être mieux exécuté et ne représente pas suffisamment l'architecture définitive sur quoi ce sigle de l'E.D.F. sera posé. Une autre condition de mise en valeur manque. Ce mur, même tel qu'il est, devrait être brillamment éclairé à la demande même de l'E.D.F. à la Biennale. Celle-ci n'a pu fournir qu'un spot, hélas insuffisant.

« Membre du jury des Jeunes Artistes à la II^e Biennale, j'avais droit *inso facto* d'exposer cette fois-ci. J'avais pensé à une œuvre plus indifférenciée, une sculpture-sculpture. Mais, conseillé par un ami critique d'art, j'ai proposé à l'E.D.F. d'exposer le projet de sigle que je venais de réaliser pour elle dans le cadre des études générales de stylisme qu'elle fait exécuter par divers artistes. Je suis heureux d'avoir vu ma proposition acceptée. Exposer une telle œuvre m'intéresse plus que de montrer une sculpture traditionnelle. Je suis anxieux de savoir ce que les visiteurs en penseront. Travailler en collaboration avec un grand service public et non pour quelques amateurs ou le cercle restreint d'une élite cultivée est pour moi une expérience fondamentale. Pour moi, l'art a une fonction sociale. Aussi ce travail, pour une entreprise d'envergure nationale et l'appui que m'ont donné l'E.D.F. et la Biennale pour le présenter me paraissent du plus haut intérêt. C'est avec impatience que j'attends un verdict du public dans le cadre de cette exposition de jeunes ».

Tropiques, indiens, nègres...

En 1942, la République dominicaine ouvre une école des Beaux-Arts grâce à l'arrivée d'artistes européens chassés par la guerre. Depuis, un petit mouvement artistique s'y est donc créé, très attaché à l'Ecole de Paris, peu intéressé par les expériences new-yorkaises ou californiennes, plutôt influencé par l'école mexicaine et aussi par

LIBRE OPINION

A la Biennale de Paris, l'État épouse la jeunesse

Ministère d'Etat... Affaires culturelles... Ministère des Affaires étrangères... Ville de Paris... R.T.F..., tels sont les mots, et les seuls, que porte en évidence l'affiche de la Biennale de Paris.

Que d'affaires ! dont on veut faire une grande affaire : la jeunesse de moins de trente-cinq ans, épousée par les officiels, de France et de soixante pays. Voilà bien le mariage le plus burlesque qu'ait inventé notre société, et dont elle est très fière. Cultivés systématiquement, les violences, les balbutiements, les canulars de la

jeunesse ouvrent — on l'imagine et on le croit fermement — les voies du grand art de demain. Et l'on pense rendre ainsi à Paris la primauté de l'art mondial.

Sur ce dernier point, l'échec est patent et cruel. La section française est visiblement surclassée, dans cette tendance « audacieuse », par l'humour des **pop'arts** anglais, par les mécaniques fracassées des U.S.A. Et les prix prodigés (comme au Salon des Artistes Français) vont régulièrement à des étrangers. C'est la consécration de la fin de l'art français.

Mais est-ce bien de l'art qu'il s'agit ? Ses limites sont franchement dépassées. On n'a qu'à lire les manifestes, philosophico-sociologiques, répandus au catalogue et dans les salles. Dès l'entrée de la Section française, un pot de chambre surmonte une longue « Manifestation pour la plastique physiologique », où est expliquée la méca-esthétique !

En fait, tout cela n'est pas très nouveau, et rappelle singulièrement les élucubrations du premier quart du XX^e siècle, le dadaïsme, le musicalisme, le suprématisme... Les peintres imitent Soulages, de Staël, et les autres maîtres de l'abstrait. On cultive le primitif, le folklore et surtout le balbutiement coloré en grands formats. La jeunesse retourne à l'enfance. Mais une enfance prétentieuse et sans fraîcheur.

La note la plus intéressante, de beaucoup, est le goût de l'horreur et du macabre. Si cela